

Ouvrir *La porte du non-retour*

Entretien avec Philippe Ducros

La porte du non-retour est un « déambulatoire théâtral et photographique » à la fois sublime et terrifiant. En une vingtaine de stations argentiques, muni d'un casque audio, le spectateur est conduit au cœur du brasier congolais. Le portrait au noir d'une RDC grande comme toute l'Europe de l'Ouest, déchirée par les multinationales minières et peuplée par les fantômes du génocide rwandais, les femmes violées, les déplacés du Nord-Kivu, les apôtres de tous bords... La symbolique du titre est forte : les « portes du non-retour », ce sont ces monuments érigés sur la Côte d'Or en mémoire des milliers d'esclaves déportés vers les Amériques sur les coques négrières. On ne revient pas indemne non plus du voyage proposé dans ces décombres de civilisation par le Québécois Philippe Ducros.

Chemise à carreau, courte barbe propre, regard extrêmement intense, Philippe Ducros vient présenter pour la première fois son travail en Suisse. A l'issue du vernissage, il me rejoint au quatrième étage de la maison. La nuit est tombée sur Genève.

Ducros est un homme incandescent. Sa parole s'enflamme au contact des questions. Il découvre Genève et la Suisse mais est déjà au courant des enjeux de la votation du 9 février « contre l'immigration de masse ». Un énième symptôme, selon lui, de cet Occident qui prend le mauvais chemin en essayant de barricader ses frontières, de réguler les entrées, de préserver son confort. Sur le sujet, il en connaît un rayon. Ducros en est persuadé : « Il y aura violence, ce n'est qu'une question de

temps. Les populations défavorisées qui entourent l'Europe sont tellement nombreuses – 1,3 milliard en Chine, 1,2 milliard en Inde, presque la même chose en Afrique ! Elles ne vont pas éternellement demander la permission de bénéficier à leur tour des richesses du continent. L'Europe blanche, chrétienne, préservée, il faut l'oublier. » Et ce n'est que justice, se dit-on à la sortie de *La porte du non-retour*. La part de responsabilité de l'Occident dans cette misère y apparaît tellement obscène. C'est un feu qui ronge Philippe Ducros, qui le pousse à rejoindre régulièrement les zones les plus précaires du globe avec pour seuls bagages un carnet de notes et un appareil photographique.

« Je ne suis pas journaliste, je suis artiste ! »

D'où viens-tu ? Une question récurrente pour le voyageur loin de chez lui. Sauf qu'au Nord-Kivu en 2010, en Syrie en 2004, dans les territoires palestiniens en 2009 ou auprès des réfugiés somaliens d'Éthiopie en 2008, lorsqu'il n'y a plus de tourisme, la question devient *Pour quel média travailles-tu ?* Philippe Ducros a une réponse qui fascine : « Je suis ici en tant qu'artiste. » Une quête avant tout identitaire, personnelle, pour lui qui n'a fait aucune école d'art. Les notes et les planches contact qu'il ramène de ses pèlerinages sont ensuite transformées en expérience théâtrale. Parce qu'il faut raconter : « Je crois intimement à la combinaison des deux, image et texte, à l'expérience globale. »

Peut-on revenir indemne de ces voyages ? Pour Ducros, rentrer semble parfois au-dessus de ses forces : « Ça m'a changé, c'est évident. J'ai dû refouler, mettre de côté, me faire violence. J'ai dû me cacher la vérité, tricher même. Et puis, surtout, j'ai dû faire de l'art. » Décidera-t-il un jour de rester là-bas ? Passera-t-il lui aussi, définitivement, cette porte du non-retour ? « Je l'ai déjà franchie de nombreuses fois, honnêtement. Il y a des lieux dont on ne revient pas complètement. Mais rester, pour de bon, physiquement, oui, c'est une tentation permanente. Et puis j'ai fini par comprendre que là où je suis le plus utile, c'est dans l'aller-retour. »

Susciter l'émotion

La puissance des mots et des images frappe d'emblée dans *La porte du non-retour*. La musique qui accompagne la narration renforce encore l'expérience : « Plus mon travail d'artiste est puissant, empathique, plus

je serai satisfait du résultat. » Cette flamboyance du style, cette beauté du grain de la photographie – des enfants dans la poussière orange, des femmes bleutées assises en petits groupes – entrent en contraste permanent avec l’insoutenable horreur des situations décrites. On ressort troublé par ce paradoxe. Pourquoi une telle poésie ? « Elle permet de parler de l’invisible, de l’intangible », atteste Ducros. « L’Europe semble avoir tellement peur de l’émotion. Mais l’émotion amène la réflexion ! Elle permet de parler à autre chose qu’à l’intellect. A cause de la peur de l’émotion, les artistes sombrent dans des procédés très techniques, conceptuels. Ce n’est pas l’art que je pratique. En aucun cas avec cette matière-là. »

La tentation de la dissidence

L’art comme catharsis, comme témoignage, comme appel. Mais aussi comme exutoire : « Si je ne faisais pas de l’art, il me resterait quoi ? Le terrorisme ? L’appel à la dissidence ? Arrêtons de nous voiler la face. Le réchauffement ? On est dedans ! Les guerres ? Elles ne cesseront pas... » Dehors Genève s’endort calmement. Des vélos passent sous la fine pluie. Ducros continue : « Nous sommes déjà partie prenante de ces changements irréversibles. Le moins que nous puissions faire, c’est prendre connaissance de la situation. La misère est là, elle existe, je la montre. Et puis, nous pouvons décider d’agir, à notre échelle. » L’argument a fait mouche. Je me sens démuni. Philippe Ducros sourit. « Se poser la question, c’est déjà se donner la possibilité d’y répondre. »

Daniel Vuataz, 10 janvier 2014